

Collection Cadastres

# Place aux littératures autochtones

Simon Harel

**MÉMOIRE**  
D'ENCRER



Place aux littératures  
autochtones

Simon Harel

MÉMOIRE D'ENCRIER

## Entre le marteau et l'enclume

**S**i j'étais cynique, je dirais que j'habite un lieu à l'abri de la violence, dans les confins nordiques de la vaste Amérique, et que j'abandonne tous les auteurs de la «vieille Europe» en proie à la folie d'une ascendance qui remonte à la nuit des temps parce que nous n'avons pas ces difficultés en Amérique. L'horizon est clair, le territoire une gigantesque réserve naturelle. La Statue de la Liberté se dresse tel un symbole qui ouvre la voie au Nouveau Monde. Mais je

ne peux pas dire ça. En revanche, je peux vous garantir que je ne suis guère rassuré. Depuis des années, j'ai le sentiment de piétiner une Amérique autrefois sacrée, aujourd'hui ravagée, hantée par le spectre de mises à mort collectives. En un mot, une Amérique ossuaire. On veut me convaincre du contraire, rien n'y fait. Pour moi, l'Amérique est un charnier

Wounded Knee, le 29 décembre 1890: 125 ans à peine.

Autant dire, c'est hier et non, je ne suis pas cynique. Simplement, les enjeux du territoire m'habitent; ils se font insistants. Je ne fais pas pour autant dans la géographie culturelle, ce n'est pas ma formation. Je ne veux pas que le territoire ressemble à une prose narrative, à un répertoire de figures de style. Je ne contemple pas les sommets de montagnes recouverts de neige. Je n'ai pas l'habileté requise qui me permettrait de photographier les couchers de soleil sur les grands fleuves du continent.

À vrai dire, je bute sur le territoire. Je regarde par terre pour ne pas trébucher. Il m'arrive rarement de regarder les étoiles. J'aime les villes,

les enseignes illuminées dès la tombée du jour, les avenues commerciales et leurs devantures criardes. Je ne vais pas en forêt. M'y perdrais-je? Dans ma ville, l'asphalte, le béton durcissent ma marche. Il me faut piétiner, encore et toujours. M'assurer que je ne perdrai pas contenance, que je maintiendrai mon équilibre.

J'ai fini par me pencher pour mieux fouiller le sol de cette Amérique ossuaire et, plus particulièrement, là où se logent les expressions post-identitaires de la littérature québécoise - à moins qu'elles ne soient néo-identitaires? En retournant la terre de mes mains, j'ai trouvé maintes pépites de la littérature des Premières Nations. Révélées au grand jour, elles ont beaucoup de choses à nous apprendre sur la qualité de ce sol québécois, sur sa composition également. C'est toute la fondation symbolique du Québec, aujourd'hui dans une impasse, qu'elles nous invitent à réexaminer.

\*

Tout a bougé très vite, quand on y pense: alors qu'il y a une dizaine d'années

la littérature des Premières Nations n'existait qu'en marge des Lettres québécoises, la voilà non seulement présente sur tous les fronts, mais aussi multiple dans ses visages. Après un long travail d'élaboration, nécessaire pour que l'accès au monde de l'édition devienne réalité, son corpus s'est rapidement étoffé et diversifié.

J'ai lu le récit d'An Antane Kapesh au moment de sa publication. C'était en 1976. Le point de départ de la littérature des Premières Nations. Le titre était en soi tout un programme de dénonciation: *Eukuan nin matsshimanitu innu-iskueu. Je suis une maudite sauvagesse*<sup>1</sup>. Un essai? Un pamphlet? Un témoignage? En tout cas, un coup de tonnerre dans le ciel serein et bleu du nationalisme de ces années-là. L'auteure est inclassable. Son coup de gueule a la même violence que les écrits de décolonisation des poètes et essayistes québécois des années 1960, de Chamberland à Vallières. Personne n'est épargné, des marionnettes coloniales à l'intendance gouvernementale. Kapesh nous offre un miroir que nous devons traverser comme la petite

Alice et qui nous conduit dans un univers inversé. Là-bas, il faut surveiller les collets, ses arrières, et s'affirmer dans sa propre identité, en sachant d'où on vient et où l'on va. Parce que Kapeshe a ouvert la voie en faisant acte de résistance, la littérature des Premières Nations, comme celle des Métis et des Inuits, a pu connaître une belle «renaissance<sup>2</sup>» dans les années 1990.

Une telle renaissance s'est effectuée en français. De qui parle-t-on au juste? Sur les dix nations amérindiennes au Québec, certaines sont plus représentées que d'autres en littérature, du fait de leur lien avec le français - les Innus, par exemple, appartiennent à la nation la plus importante de langue seconde française, devant celle des Algonquins et les Hurons-Wendat, de la famille iroquoienne<sup>3</sup>, s'expriment en français. Beaucoup d'artistes offrent directement leurs textes dans cette langue, voire en édition bilingue, si l'on pense aux poètes innues Rita Mestokosho et Joséphine Bacon. La première s'inscrit dans une démarche d'appropriation et d'affirmation identitaire: «Écrire dans

une langue, la langue française est aussi une nécessité. Celle de pouvoir diffuser à un vaste auditoire nos préoccupations dans une langue poétique<sup>4</sup>.» Disant cela, elle résume la position de la majorité des écrivains contemporains, comme celle de sa consœur Bacon. Celle-ci pratique le principe de co-écriture, du français à l'innu. Cette inscription est surtout la marque d'un rapport à la défamiliarisation que provoque en moi la lecture/écoute d'une langue que je ne maîtrise pas: elle révèle une relation à un territoire qui s'avère être une prise de possession linguistique.

Est-il possible que les succès récents de certains poètes amérindiens tiennent en partie au choix du français, langue d'écriture vivante, monde enveloppant, bien plus que représentation d'un discours assiégé? Si l'on s'en tient strictement aux lettres québécoises, on constate aisément que le domaine de l'énonciation conquiert peu à peu des espaces qui, il n'y a pas si longtemps, étaient considérés comme imprenables. Tandis que la littérature amérindienne en anglais aborde résolument le champ narratif,

celle du Québec francophone affiche sa spécificité par la présence très forte de la poésie - qui est d'ailleurs l'un des genres privilégiés de la littérature nord-américaine de langue française. En ce sens, elle emprunte la même voie que le fit avant elle la littérature québécoise: l'oralité médiatisée.

L'empreinte orale façonne en effet cette littérature, mais elle n'est plus vécue comme la seule souffrance d'une disparition, ainsi que l'écrivait Kapesch. En 1976, c'était la colère qui animait Kapesch, une juste colère, en somme, contre les méfaits du colonialisme. Pour que ses enfants connaissent le monde d'où ils proviennent, les coutumes, les arts de faire, la généalogie des communautés et les lieux les plus secrets du territoire, il lui fallait prendre la parole. Elle n'avait pas d'autre choix que de passer de l'oralité à l'écriture, mais à la condition de publier en innu et en français. Car perdre sa langue maternelle, ce serait mourir. L'autre langue, elle, est vécue comme un joug colonial. Kapesch énonce avec une violence que le lecteur pourra juger insupportable

cette dislocation de la langue et du territoire qui ont fait tous deux l'objet d'une expropriation.

Cette vision est aujourd'hui tempérée par une nouvelle génération d'auteurs et d'artistes en art contemporain, qui vivent leur époque et abordent avec assurance leur identité, n'hésitant pas à s'exprimer par le slam ou le rap. Ces créateurs ne sont plus dans la seule motivation de leurs aînés, largement déterminée par l'urgence de la résistance territoriale et culturelle<sup>5</sup>. À l'hôtel de ville de Montréal, les Artistes pour la paix ont élu Samian «Artiste pour la paix 2015», c'est-à-dire un artiste multidisciplinaire, tout à la fois acteur, chanteur, rappeur, auteur, écrivain et photographe. Cette distinction en dit long: il a été désigné, car, grâce à son talent et aux genres par lesquels il l'exprime, il est un pont entre les Premières Nations et les Québécois. C'est la même impression que l'on a en écoutant Natasha Kanapé Fontaine, interrogée au sujet de la pièce *Muliats* produite par Menuentakuan: «Le théâtre peut incarner cet instrument de

réconciliation et de prise de parole [...]. Pour moi, le théâtre autochtone contemporain va exactement servir à ça: soulager des fardeaux. On veut transcender les relations entre les Premières Nations et les Québécois et les changer<sup>6</sup>.» Et Fontaine, qui se présente comme poète-interprète, comédienne, artiste en arts visuels et militante pour les droits autochtones et environnementaux<sup>7</sup>, valorise tous les moyens d'expression pour faire dialoguer autochtones et allochtones. Quant à elle, elle a élu la poésie pour effectuer un «tannage de peaux»: les mots viennent gratter les imperfections des pensées et des consciences, afin de permettre le point de rencontre.

Plus qu'une manière de dire le territoire, la poésie est, pour les auteurs amérindiens, un outil d'émancipation et d'autonomisation. Les ouvrages de référence en la matière (ceux de Diane Boudreau et de Maurizio Gatti<sup>8</sup>) ont bien démontré en quoi la poésie est un marqueur littéraire puissant. C'est ainsi qu'un créateur protéiforme comme Louis-Karl Picard-Siouï, bien que privilégiant le narratif, n'exclut pas la

poésie comme moyen de revendication: *Les grandes absences* (2013), *De la paix en jachère* (2012) et *Au pied de mon orgueil* (2011) sont des titres éloquentes. L'auteur wendat incarne cette nouvelle voie empruntée par les artistes amérindiens: sans nier que l'identité sera toujours le moteur de l'acte d'écrire, il est temps d'admettre la singularité de chacun. De sorte que, écrit-il, «avant de parler au nom du ciel et de la terre, des ancêtres et de la nation, je devais m'inscrire dans ma propre histoire, là où se joue la plus grande lutte, celle de notre propre individualité<sup>9</sup>».

Les auteurs amérindiens de langue française semblent donc avoir fait leur place dans le champ littéraire; ils ont même leur salon du livre depuis plusieurs années, Kwahiatonhk!, avecancements, entrevues, tables rondes ou conférences de chercheurs. Mais la reconnaissance ne s'arrête pas là, elle est aussi académique. Certes, elle est à la traîne de ce qui s'est passé côté anglophone, surtout avec l'influence des théories étatsuniennes, mais c'est le corollaire de la constitution tardive d'un corpus

en français. Ce n'est que maintenant que la reconnaissance a lieu. Ainsi, Joséphine Bacon a reçu en mai 2016 un doctorat *honoris causa* en anthropologie à l'Université Laval, tandis que, à l'Université de Montréal, se monte le premier diplôme d'études supérieures spécialisées (DESS) en récits et médias autochtones, en langue française. Il est question, dans ce programme, de considérer ces récits et médias en tant que zones de contact entre les cultures, de favoriser ce qui se crée dans les espaces publics - ce qui n'exclut pas, au contraire, de réfléchir sur la dimension coloniale des rapports de force. Et si j'ajoute que Marie-Pierre Bousquet, professeure au département d'anthropologie de cette même université, vient de mettre en place un programme en études autochtones, c'est pour confirmer que nous sommes nombreux aujourd'hui à célébrer la littérature autochtone, l'hybridité des univers créés par les auteurs, brisant ainsi les stéréotypes les plus tenaces. D'ailleurs, les publics sont au rendez-vous et les institutions d'enseignement se donnent pour mission

de transmettre un savoir «décolonialisé<sup>10</sup>». Cette ouverture signifie-t-elle pour autant que le Québec est une terre accueillante, sans préjugés? Quand il s'agit de poser la question du pluralisme, du politique et du territoire, rien n'est simple.

\*

Les échanges entre écrivains québécois et haïtiens sont nombreux. À la suite de la publication de *Aimititau! Parlons-nous!*, un volume collectif de prises de parole québécoises et autochtones paru en 2008, la littérature des Premières Nations crée de nouvelles solidarités<sup>11</sup>. On pensera au collectif *Bonjour voisine*, qui garde la trace des Rencontres québécoises qui se sont tenues en Haïti en mai 2013. Ainsi que le note Michèle Duvivier Pierre-Louis en présentation, cette rencontre entre auteurs des deux mondes a pu avoir lieu grâce à un élan de «reconnaissance mutuelle, comme pour renouer avec le passé, celui des liens de solidarité et d'amitié tissés au creux des nuits d'hiver, celui de l'exil pour certains et de l'accueil pour d'autres, celui du chant incantatoire

magnifiquement beau, inspiré du vécu des premières nations<sup>12</sup>. De Mani-Utenam (Maliotenam) à Port-au-Prince, il semble y avoir un passage secret, une aberration de la géographie dont je n'ai pas connaissance. Je sais, en revanche, que ce lien repose sur deux principes: notre humanité et le respect du territoire<sup>13</sup>. Cela fut dit lors des Nuits amérindiennes en Haïti, en mai 2015. Quelques mois plus tard, Dany Laferrière reçut le prix Ludger-Duvernay, décerné par la Société Saint-Jean-Baptiste de Montréal. On pourra s'en féliciter parce que c'est un grand écrivain. Il le mérite amplement. Fierté de la mémoire partagée, de la conscience diasporique d'Haïti et de la résilience du Québec, plus vive et animée que jamais. Regret, aussi, de la réactivité tardive que représente l'obtention de ce prix.

Que diable, il était indispensable de récompenser Laferrière après le coup de tonnerre de son intronisation à l'Académie française! En faisant remarquer ce décalage, je fais figure d'empêcheur de danser en rond: je sais bien que l'institution littéraire obéit à des

critères stricts quand il s'agit d'honorer les écrivains à l'aulne de l'histoire nationale. Pour diverses raisons (le rayonnement métropolitain de l'œuvre de Laferrière dans l'espace francophone), le prix Ludger-Duvernay lui était acquis avec le retard qui sied à l'écrivain reconnu en premier par la «Mère patrie». Il convenait donc marquer le coup, souligner, célébrer. Cette réactivité tardive est cependant le signe d'un malaise.

Mais voilà que je vais encore plus gâcher la fête. Tout se déroulait plutôt bien au Salon du livre de Montréal, lors de la cérémonie en l'honneur de Laferrière... jusqu'au moment où le président de la Société Saint-Jean-Baptiste s'est exclamé:

Et pour nous, dans ce Québec du XXI<sup>e</sup> siècle à la fois singulier et pluriel, dans ce Québec multicolore qui est un peu comme un caméléon dans une chambre aux miroirs, et dont monsieur Laferrière est l'illustre représentant, dans ce Québec, la langue française doit se conjuguer au futur<sup>14</sup>.

Je relève ici une figure de style passablement douteuse, permettez: «ce Québec multicolore qui est un peu comme un

caméléon dans une chambre aux miroirs». Il ne s'agit plus du tout de passer le miroir, comme Alice, on l'aura saisi. Ici, on a affaire, dans un lyrisme outré, à une image convenue de la diversité culturelle: une pièce aux murs remplies de miroirs démultipliés à l'infini et un caméléon qui change de couleur sont là pour représenter la diversité<sup>15</sup>. Ce qu'il faut comprendre, en suivant cette logique, c'est que le fondement territorial, la spécificité linguistique française est un lieu commun qui, au nom de la diversité, fait du migrant un faire-valoir. Et l'autochtone, alors, qu'en est-il de lui? Un simple laissé pour compte?

La canonisation du pluralisme culturel introduit une double entrave (*double bind*), un paradoxe dans lequel l'œuvre de Laferrière se trouve en quelque sorte inscrite. Qu'il le veuille ou non ne change rien à l'affaire. Ce paradoxe est au cœur de l'autoconstitution de la littérature québécoise, comprenant l'idée d'une centralité et d'une totalité qui réduit la complexité perçue à la manière d'un arrangement hétérogène: il s'agit des loyautés conflictuelles.

### Collection Cadastres

Nous habitons «des ancêtres imaginaires»,  
«un vouloir obscur», des idées qui font  
de nous des êtres de feu, de désir et de folie.

Trop d'opinions et de slogans encombrant  
nos vies. Nous sommes en quête de la pensée qui  
déborde. La pensée qui détourne le calendrier  
des faits et gestes. Cadastres, ni arpentage,  
ni registre, mais plutôt une présence,  
la pensée tenace et miraculeuse  
de l'être debout.

# Place aux littératures autochtones

*En retournant la terre de mes mains, j'ai trouvé maintes pépites de la littérature des Premières Nations. Révélées au grand jour, elles ont beaucoup de choses à nous apprendre sur la qualité de ce sol québécois, sur sa composition également. C'est toute la fondation symbolique du Québec, aujourd'hui dans une impasse, qu'elles nous invitent à réexaminer.*

Enfin, un parcours critique des littératures autochtones! Retour à l'intérieur de nous-mêmes sur les fondations du territoire et des récits d'origine.

Simon Harel est écrivain. Il est professeur de littérature comparée à l'Université de Montréal. Ses recherches portent sur la littérature des Premières Nations, la précarité des espaces de vie, les problématiques interculturelles... Il tente de cerner les formes instables, souvent conflictuelles, de la mobilité culturelle.